6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : À LILLE N° 1.02 — À ROUBAIX N° 3.28 — À LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres Départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Dimanche 12 Juillet 1908

L'INTERNEMENT PERPETUEL

La commission qui a décidé de réclamer le maintien de la peine de mort propose, dans un paragraphe additionnel, d'instituer dans nos lois la peine de l'internement perpétuel dans une maison de force. L'internement perpétuel, c'est la cellule à vie. L'existence tout entière du condamné, à dater du jour de la condamnation, passée dans l'isolement le plus absolu, dans l'inaction, sans qu'un autre visage lui apparaisse jamais, que celui du gardien qui soulèvera, à intervalles réguliers, le judas de la porte, pour déposer sur une planchette la ration de soupe ou de vivres quelconques, destinés à sustenter le fonctionnement de ses organes. L'internement cellulaire à vie, c'est la mort de l'individu. Il ne reste plus de lui que la bête humaine que l'on entretient. On ne la guillotine plus. On la laisse s'éteindre dans le tombeau.

Messieurs les apaches, s'ils suivent les comptes rendus parlementaires, trouveront peut-être excessif le régime de la prison qui leur est réservée. S'il est pour eux — et cela est indéniable qu'elle existe pour eux — une sinistre poésie du crime, cette poésie disparaît avec la cellule. La mort au grand jour, sous l'œil des copains qui admirent et hurlent leur dernier appel, fait place à la mort lente, sans mise en scène et sans gloire. L'atroce supplice qui leur est réservé les fera-t-il réfléchir ? La criminalité s'évanouira-t-elle subitement quand la peine de l'emprisonnement perpétuel sera officiellement installée ? Nous ne le saurons que plus tard. Ce que nous savons toutefois, dès aujourd'hui, par des exemples, c'est que la cellule à perpétuité est la plus atroce des punitions qui soit inscrite dans le Code. Pas encore dans le nôtre. La Hollande l'a mise en vigueur et aussi l'Italie, où la peine de mort est abolie.

Caserio, l'assassin du président Carnot, n'eût pas été guillotiné dans son pays d'origine. Il eût été mis en cellule. Bresci, qui tira sur le roi Humbert à Monza, *et qui le tua, ne fut pas, comme il l'eût été en France*, poussé à l'échafaud. Il fut mis en cellule. Pendant des années, quatre *croyons-nous, il vécut sans voir un* être humain, — son gardien excepté, — sans pouvoir occuper son cerveau à une lecture, à la rédaction des fameux mémoires qui sont le passe-temps habituel des condamnés, sans une plume sans rien. Pas de travail non plus. Le travail le plus infime le plus abject même occupe, finit par intéresser. Dans la cellule, c'est non seulement l'isolement, mais l'inactivité à perpétuité. Pas de lettres, pas de nouvelles. Le monde extérieur n'existe plus. Pas même le ciel où l'infortuné puisse compter les étoiles. Les murs blancs et c'est tout. Si la mort vient, il ne faut plus espérer qu'un visage ami viendra se pencher sur le chevet d'agonie. Personne ne vous verra mourir. Bresci devint fou.

Quand Soleilland commit son crime abominable, on parla, comme on en parle *aujourd'hui, de l'internement en* cellule perpétuelle. Un jour que nous ouvrions le grand journal milanais, le « Secolo», nous y rencontrâmes le récit d'une visite faite par un correspondant dudit journal, M. Giuseppe Dominione, à l'asile des aliénés criminels de Monteluppo. Et nous lûmes que là était enfermé, dans une cellule, un autre régicide, Acciaritto, qui, on s'en souvient peut-être, attenta, comme devait faire après lui Bresci, à la vie du roi Humbert. Dans cet asile d'aliénés criminels, Passanante, — autre régicide, — était mort misérablement, fou. Peut-être même, nous ne pouvons l'affirmer, est-ce à Monteluppo que la folie terrassa Bresci.

Le correspondant du « Secolo » avait parcouru, accompagné du directeur, les diverses sections de l'établissement, quand il se rappela qu'Acciaritto vivait — s'il est permis de dire qu'il vivait — dans ces murs.

— Et Acciaritto ? interrogea M. Dominione. Que fait-il ? Où est-il ?

Le directeur de l'asile d'aliénés criminels de Monteluppo eut un geste d'ennui. Il esquissait un refus. Le meurtrier du roi Humbert est prisonnier d'Etat. Donc invisible. Cependant, la lourde porte, bardée de fer, qui ferme l'entrée de la quatrième section tourna sur ses gonds avec un bruit de ferrailles. La cellule d'Acciaritto est au fond d'un long corridor. De cette cellule, au bruit de la porte qui grinçait, sortirent des hurlements, plutôt des aboiements :

— Monsieur le directeur ! Et ce papier? Et cette plume, cette encre, que je réclame et que vous me promettez depuis si longtemps, quand me l'apporterez-vous?

Le malheureux emplissait le corridor de ses cris.

— Tiens toi tranquille, Pietro, répondit le directeur... Ce sera pour demain...

Pietro, c'était lui, Acciaritto. L'homme qui avait voulu tuer le roi.

M. Dominione put voir, émergeant du judas de la porte de la cellule, une tête à épaisse chevelure noire, à la barbe noire entière, une superbe tête, un visage respirant la jeunesse et la vie.

— Calme-toi, Pietro ! continuait le directeur. Je te contenterai.

Et, se retournant vers le correspondant du *« Secolo »*, le directeur de l'asile ajouta :

— Le malheureux est toujours ainsi. Il hurle. Il tempête. Il devient furieux.... Je veux écrire, écrire, écrire, clame-t-il... Il est fou. Fou.

En ce moment, apparut le gardien qui apportait au condamné le bol quotidien de « minestra» — la soupe. Acciaritto se précipita sur le bol, l'empoigna, et se retira, telle une bête captive, dans le fond de sa cellule. Et ce fut le silence.

Et, à ce récit terrifiant, le rédacteur du « Secolo » ajoutait ces lignes :

— Acciaritto a déjà beaucoup expié. Il expie, et il expiera longtemps encore. Si l'intelligence a fui de son cerveau, comme un passereau s'échappe d'une cage entr'ouverte, sa force physique s'est conservée tout entière, résistant à toutes les horreurs de la vie en cellule...

Dix ans de cellule. Et ensuite n'être *plus qu'un paquet de chair humaine*, sans cerveau et sans pensée. Il ne reste plus à cette chair qu'à s'user et à périr.

Voilà la cellule. Ou, plutôt, l'internement cellulaire à perpétuité. La folie et ensuite la mort.

S'il est vrai que la crainte du châtiment soit le commencement de la sagesse, messieurs les apaches feront bien de réfléchir sérieusement à la peine qui va, paraît-il, être mise à leur disposition.

MAXIME VUILLAUME.

Hier & Aujourd'hui

La Chèvre ou le Chou

Les radicaux qui, aux dernières élections municipales, au mépris des décisions de leur parti, s'orientèrent à droite, vont être mis en difficile posture : il leur faudra choisir. En effet, le comité exécutif du parti radical et radical-socialiste a annoncé son intention de les mettre en demeure d'opter ; ou bien ils quitteront le groupe, ou bien ils abandonneront le parti de M. A. Carnot, l' « Alliance Démocratique ».

Sous le coup de cette menace, la gauche radicale s'est réunie pour protester et décider que ses adhérents conserveraient le droit de faire partie des deux groupements. Cette solution n'en est pas une assurément, au point où en sont les choses aujourd'hui en présence des tendances d'élargissement de la majorité à droite. Il est impossible de faire *tantôt la politique d'avant-garde et de concentration à gauche ; tantôt, suivant les lieux ou les circonstances, une politique rétrograde ou de stérilité, et l'alliance avec les progressistes.*

La question viendra donc devant le Congrès radical de Dijon. Là, les républicains timorés, fatigués ou trop habiles, reprendront une fois de plus la thèse de l'épouvantail : ils mettront en avant et dramatiseront l'anti-militarisme, les folies de la C. G. T., pour masquer leur reculade ou leur défection. Le Congrès, qui connaît ces variations toujours sur le même air, dira s'il entend qu'ils puissent continuer à ménager la chèvre et le chou.

Le « Temps » se réjouit. Pour lui, le verdict de Dijon n'est pas douteux : il prévoit dès maintenant l'exode d'un certain nombre de radicaux et il augure qu'ils contribueront à instaurer une politique nouvelle : la politique de concentration à droite, d'union avec les progressistes.

Nous avons une autre conception : quand la scission inévitable et nécessaire sera accomplie, le parti radical-socialiste, débarrassé de son poids mort, fidèle à son programme, reviendra allègrement à la seule politique féconde, la politique du Bloc, du bloc de toutes les forces sincèrement démocratiques et réformatrices.

G. DESMONS.

CHRONIQUE

Nuit de noces, nuit de sang

Au seuil de la chambre nuptiale, Andréa s'est arrêtée brusquement. Son ardeur est tombée tout à coup. Son visage s'est durci subitement. Une flamme de menace s'est allumée dans ses yeux ; tout son être paraît se tordre dans une crispation douloureuse.

Sa Concezione est là pourtant. Elle est là et elle est à lui dans la maisonnette endormie sous le feuillage, loin de la ville, loin de la vie... Et Concezione est si belle dans sa sobre toilette de mariée pauvre ! Elle est si belle dans la parure royale de ses cheveux noirs tressés de roses moins odorantes que ses lèvres, avec ses yeux qui rayonnent comme des étoiles dans le ciel pur de son visage et le mystère de sa bouche tremblante qui frémit divinement dans l'angoisse de l'attente. Que ne lui dit-il pas, l'élu qu'elle a choisi entre mille, les paroles divines dont elle rêve éperdument et dont elle voudrait tant être bercée, caressée, enivrée, jusqu'au sommeil et jusqu'à l'anéantissement ?

C'est que dans le silence parfumé des champs, une musique étrange s'est fait entendre, et que la maisonnette endormie sous le feuillage et la chambre nuptiale, rayonnante d'amour et de promesses, ont été bouleversées... Car aux notes suaves des flûtes et des violons une voix bien connue s'est mêlée qui répète d'un accent moqueur le refrain cinglant d'une chanson à la mode :

Fille aux cheveux noirs, dédaigneuse et méchante,
Ton cœur ne bat que le temps d'une saison !
L'amour ancien s'envole dans un sourire,
L'amour nouveau fleurit dans un baiser,
Car ton petit cœur est fol et capricieux !

Et Andrée ne voit plus Concezione. Andréa ne pense plus à son amour ni à son bonheur. Car rien n'existe plus pour lui... rien en dehors de cette voix qui remue dans son cœur le flot endormi des passions mauvaises, en dehors de cette sérénade qui est une de ces sérénades « a dispietto » par lesquelles les « camorristes » narguent au soir de leurs noces les plus belles qu'ils aimèrent jadis et qui peut-être ne leur furent point cruelles !

⁂

— N'écoute pas, Andréa, n'écoute pas... Blême et tremblante, Concezione supplie l'époux d'une voix éteinte où vibre sa petite âme d'amoureuse.

— N'écoute pas... n'écoute pas...

Elle se serre passionnément contre ce cœur d'homme subitement hostile, elle s'acharne à détourner de lui, d'eux, de leur bonheur, pâle encore comme une aube qui poinre dans le lointain, le torrent de haine et de représailles qui gronde là-bas au son trompeur des instruments. Ah ! trouver les mots qui expliquent et qui persuadent, endormir dans une caresse, le soupçon qui grandit, éteindre d'un souffle la flamme vengeresse qui embrase le cerveau de l'aimé !

— Mon amour, entends-moi... Tu sais bien quel est celui qui chante derrière le jardin... N'es-ce pas à lui, à ce Peppuccio de malheur, que tu dois d'avoir été affilié à cette terrible « Camorra » dont les rites, la puissance, la cruauté lâche et froide glacent la ville d'épouvante ? Pourquoi relèverais-tu ce défi qu'il te lance pour te punir d'avoir voulu te cacher de ses acolytes dans cette solitude heureuse et honnête, *enivrée de fleurs et de lumière.*

Et comme Andréa paraît remué, Concezione rappelle leurs souvenirs communs, risque son aveu innocent :

— Te souviens-tu du marché aux fleurs où tu m'as connue ?... Seule, sans appui, j'y gagnais péniblement ma vie... Oui, c'est vrai, *Peppuccio rôdait autour de moi*, oui, il me disait des mots qui me faisaient rougir de honte... Car ce démon, chef de la « paranza » camorriste du quartier, dominait le marché en maître et pouvait d'un geste m'en faire chasser. Peut-être mes lèvres ont-elles souri alors que mon cœur criait de haine... Peut-être ai-je flatté sans le vouloir des convoitises que je ne pouvais ouvertement repousser... Puis tu es venu, et tu étais si bon et si noble que j'avais peine à te croire associé à ce bandit. Mais je devinai ton cœur, j'appris la fatalité qui t'avait entraîné, j'entrevis la possibilité de t'y arracher pour toujours et de me réfugier dans quelque coin perdu à l'abri de tes bras... Je quittai le marché... je ne revis plus Peppuccio... Qu plutôt, oui, tu dois tout savoir... je le revis encore, l'autre dimanche, au crépuscule... Il me poursuivit par des ruelles sombres, il se fit pressant et menaçant, il prétendit que jadis, en lui souriant, je lui avais engagé ma foi... Mais je ne le craignais plus, et tout en fuyant, je lui crachais dans un flot de mots amers mon mépris à la face... Sa poursuite se fit plus furieuse... déjà son souffle me brûlait la nuque... déjà ses mains allaient me saisir. Une église s'ouvrait sous mes pas... je m'y engouffrai en appelant Dieu à mon secours... Peppuccio n'osa pas me suivre par crainte de sacrilège... Et comme il y avait deux issues, je lui échappai...

« Voilà ce qui le ronge, voilà ce qui le pousse à cracher sa bave de bête immonde sur notre bonheur... Mais la maison est inaccessible et nous n'avons rien à craindre de sa haine... Cette chanson « a dispietto » (râle de rage impuissante dans sa gorge maudite), bercera si tu m'écoutes, l'ivresse de nos cœurs. »

⁂

« Si tu m'écoutes... Andréa regarde profondément l'aimée comme pour lire dans l'inconnu de ses prunelles. Il hésite... il semble hésiter... Mais au dehors le refrain recommence, insiste, accentue le sarcasme et le défi.

Un nouveau tourment tenaille maintenant l'époux... Il est jaloux sans remède... Il se rend compte pourtant, de ce qu'est la vie d'une pauvre fille qui vend des fleurs dans les rues de Naples et qui est elle-même une fleur douce à frôler et à aspirer pour les débauchés et les criminels qui la guettent au passage... Mais il sent qu'il ne pourra plus se mirer dans l'œil profond de Concezione sans se heurter, en un choc atroce, au reflet que le regard concupiscent de Peppuccio y laissa ; il sait qu'il ne pourra désormais poser ses lèvres sur cette nuque dont la blancheur parfumée jaillit, comme une promesse affolante du mystère blanc du corsage sans sentir passer près de ses lèvres la bouffée immonde de ce souffle de désir qui haleta un dimanche au crépuscule autour de ce trésor de beauté.

C'est ainsi qu'on aime et qu'on se tourmente parfois dans les bas-fonds de Naples. Et c'est pourquoi, repoussant d'un geste brusque Concezione qui le retient toujours, Andréa sort de la chambre nuptiale, dévale l'escalier, ouvre la grille du jardin et paraît froid et terrible devant ses ennemis.

— La chanson « a dispetto » s'est tue depuis un instant. Sur la grande route six musiciens sont groupés en demi-cercle autour de Peppuccio qui semble attendre le choc tranquillement les mains dans les poches, les lèvres plissées en un sourire dédaigneux, hideux sous le grand chapeau mou qui met un rempart d'ombre sur son visage glabre.

— Eloignons-nous, dit Andréa brièvement. C'est un duel à mort que je te cherche...

Mais il ne peut poursuivre... Avant qu'il s'en fût rendu compte, avant qu'il eût songé à la défense, le bras de Peppuccio s'est levé... l'éclair d'un poignard a lui dans la nuit et s'est éteint en un flot de sang dans son pauvre cœur jaloux.

Et *personne n'a protesté contre la perfidie* de l'attaque. Car pour les musiciens présents Andréa n'est pas seulement le rival de Peppuccio mais aussi et surtout le camorriste qui essaya d'échapper à l'association et que le tribunal suprême condamna de ce chef à mort.

Mais un cri horrible a *déchiré* le silence, sur les pas d'Andréa. Concezione s'est élancée les yeux hagards, l'âme en détresse.

—Assassin ! crie-t-elle, en marchant sur Peppuccio d'un élan irrésistible.

Alors le poignard du camorriste reluit à nouveau dans l'ombre de la nuit et sillonne d'une large balafre la joue blême de l'épouse éplorée... Le cri vengeur meurt en plainte déchirante, l'élan irrésistible se brise en spasme douloureux... Ei Concezione s'abat évanouie à côté de l'époux...

— Son sourire menteur ne brillera plus pour personne, dit froidement Peppuccio.

Et il jette sur l'herbe le mouchoir dont il vient d'essuyer son couteau, puis s'éloigne avec les siens, dans la nuit, d'un pas orgueilleux de juge... Il vient par son « sfregio » de défigurer Concezione... Toujours, toujours sur le beau visage d'ange, rebelle à la souillure du brutal, l'affreux sillon, creusé de la bouche à l'oreille, mettra le stigmate odieux de la vengeance camorriste.

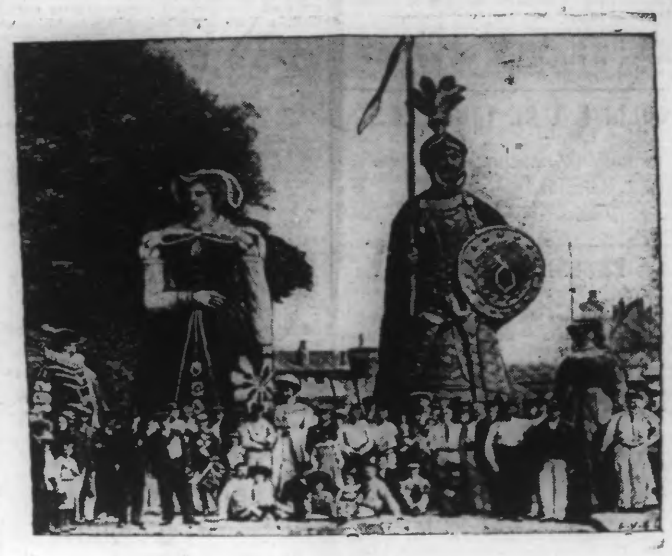
⁂

La nuit estivale plane maintenant sur le drame de toute la majesté calme de son silence étoilé... Dans la maisonnette déserte, la lampe de la chambre nuptiale brille toujours d'un éclat ironique... Près de la haie, autour des époux inanimés... une flaque de sang va s'élargissant...

Tout à coup sur la grande route, un pas lourd retentit... Un chiffonnier passe, se hâtant vers la ville... Il entrevoit le couple étendu et, par discrétion, il presse le pas... Mais son visage s'assombrit d'un nuage de regret, car son vieux cœur envie tout bas cette belle jeunesse dont les amours, croit-il, s'épanouissent d'insouciance sous le regard argenté des étoiles.

A. TISBO.

LES FÊTES DE GAYANT A DOUAI



GAYANT ET SA FAMILLE

C'est aujourd'hui que commencent à Douai, les Fêtes de Gayant. Elles revêtiront cette année un éclat tout particulier. Elles coïncident en effet avec la Ve Fête Fédérale de Musique qui réunit 259 sociétés et 13.127 musiciens, et avec la visite de M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique qui vient présider le Congrès annuel de la Fédération des Sociétés musicales du Nord et du Pas-de-Calais.

ECHOS

LA MACHINE HUMAINE

Tout le monde sait que le cœur bat plus vite à la moindre émotion. Mais savez-vous ce que représente chacun de ses battements. Pratiquement, le cœur est une petite pompe de 15 centimètres environ de haut sur 10 centimètres de large. Cette pompe fonctionne 70 fois par minute, 4,200 fois par heure, 100,000 fois par jour, 36,792,000 fois par an et 2,575,440,00 fois en soixante-dix ans.

A chacun de ses battements, il lance en moyenne une centaine de grammes de sang dans la circulation, 7 litres par minute, 420 litres par heure, et 10 tonnes par jour.

Tout le sang du corps, qui est d'environ 28 litres, passe toutes les deux ou trois minutes à travers le cœur. Ce petit organe déploie donc chaque jour une force capable d'élever 46 tonnes à un mètre de hauteur.

HISTOIRES DE CONTREBANDIERS

IV

Où l'on apprendra comment la marchandise fraudée s'en va de nuit de la frontière vers la Somme.

Après une visite au vieux fraudeur, qui nous apprit comment, avec les lévriers rapides, les contrebandiers traversent les lignes de douaniers veillant sur la frontière, une autre visite s'imposait, celle à l'un des plus renommés dépositaires de marchandises prohibées qui gîte aux alentours d'Hazebrouck.

Les contrebandiers aiment à vivre dans la pleine campagne, loin des gares et des moyens trop faciles de communication, comme s'ils répugnaient à vivre au milieu d'une société dont ils n'acceptent pas les lois.

Au grand air des champs, ils habitent des agglomérations où le mot : Fraude, a pris l'acceptation d'honnête métier dont tout le monde vit. Ils poussent forts comme les troncs des arbres massifs de leurs routes perdues, pleins de sève sanguine qui les fait sains et mâlement beaux. Ils vivent confortablement, en hôtes fort accueillants, ayant gardé, dans leur existence un peu farouche et éloignée, les traditions de franc accueil et de générosité des anciens de Flandre...

Demeure cossue de maître-fraudeur

A une heure et demie d'Hazebrouck, je trouve la maison du dépositaire. Pour y parvenir, j'ai marché longuement par les routes solitaires déroulant leurs rubans gris parmi les blés verts, les avoines couchées, les carrés violacés des champs de fèves alternant harmonieusement avec les carrés jaunes des cultures de moutardelle. J'ai rencontré maints calvaires, aux pieds desquels des masses de petites croix d'enterrement furent déposées et cela fait sentir que dans cette pleine campagne la superstition catholique qui dressa ces hautes croix comme des gibets d'effroi, fut il n'y a pas longtemps encore toute puissante. Quittant la chaussée et ses pierres de « saut de pas » parmi les flaques des récents orages, j'entrai dans des sentiers à peine tracés, filant sous bois et par les pâtures, en une petite ligne au tracé nerveux qui imprima sur le sol le passage des contrebandiers et de leurs chiens galopants.

Voici la demeure de mon hôte. C'est un épais ensemble de bâtiments, tout roses et blancs de fraîche propreté et qui a l'aspect cossu des habitations de campagnards bien à leurs affaires.

L'homme est aux champs. Il est en train de lier ses foins car le ciel est menaçant. Attendant son retour, je fais connaissance avec le logis. L'aisance s'y dénonce. Un papier neuf tapisse les murs. Les meubles sont luisants de vernis. Rien d'ébréché, ni de souillé ne tache la vue. Des faïences claires, des verreries miroitantes, ornent les crédences. Une porte de cave entr'ouverte montre dans un collier blanc et net, une suite de tonnes rebondies, vraie marque de richesse flamande.

La ménagère, commère rieuse et vive, va et vient dans tout le logis, brillant de coquette clarté. Voici les filles aux carrures plantureuses, au derme puissamment arrosé de sang riche comme les conçut Jordaens.

Elles reflètent la même netteté et la même simple opulence que la maison.

Dans la cour, sur l'or de la paille, des poules s'affairent. Une vaste écurie fait un trou d'ombre. D'un petit bâtiment, une servante sort portant des piles de pains ambrés et splendidement roux qu'on vient de cuire. Un grillage laisse entrevoir un énorme verger...

Voici l'homme. D'un pas adroit et rapide il vient, charpenté en colosse, baissant pour passer dans la porte sa tête vigoureuse, où deux yeux clairs me scrutent. Sa face est empreinte d'une fière énergie, d'une honnête sympathie. Après quelques hésitations de sa part nous causons. :

« Il y a plus de trente ans que je fais la fraude, dit mon hôte. Ça me connaît. Jadis même ça se faisait plus facilement. Il y avait moins de surveillance que maintenant et quand on était pris, ça coûtait moins cher. Un billet de mille francs vous évitait bien des ennuis, parce qu'on pouvait transiger, mais de nos jours ce n'est plus possible, et, outre la prison, quand on est « pincé », c'est une affaire d'une quinzaine de mille francs.

On prend ses précautions évidemment. La plupart des fraudeurs n'ont rien à eux. Tout leur bien est au nom de leur femme ou d'un tiers. Néanmoins quand on est pris, ça coûte !

Moi j'ai encore de la chance. A part une balle dans le corps, les poignets déchirés, la tête démolie, quelque cinquante mille francs de perdus, et un an de prison, je n'ai rien eu !...

Où s'en va le Tabac fraudé

Mais que je vous explique notre système. Les fraudeurs dits « coureurs » apportent par ici leur marchandise. Nous la mettons en lieu sûr, dans des cachettes spéciales. Notre rôle à nous est de porter le tabac fraudé dans l'intérieur du pays. Ne croyez pas qu'il n'y ait que le tabac belge qu'on fraude. On fait aussi la contrebande du tabac français. Celui que nous achetons ici en première zone, aux débitants qui en ont trop, nous allons le revendre dans les autres zones où le même paquet de tabac se paie beaucoup plus cher. La plus grosse contrebande toutefois se fait avec le tabac belge. Quand on en a une quantité suffisante, environ 600 kilos, on se prépare un voyage. Il se forme par ici une caravane de voitures...

Autrefois on s'en allait à cheval. On mettait une « torche », selle très large sur le cheval, formée de deux ballots mis l'un à droite, l'autre à gauche. Les jambes du cavalier enserraient le cou de la bête. Une quinzaine de chevaux montés s'en allaient ainsi, par les nuits, mais ces chevauchées n'étaient possibles qu'au bon temps. Aujourd'hui, avec les lois sévères, il faut se cacher un peu plus. Ah ! ce n'est pas juste ! Je voudrais bien voir abroger ces nouvelles lois ! »

Mon hôte me dit cela d'un ton ingénu de sincérité qui prouve une fois de plus que les fraudeurs ne se considèrent pas le moins du monde comme des gens vivant très en dehors des mœurs ordinaires de la société. S'ils se cachent ce n'est point pour la foule, c'est uniquement pour ne point être la proie de la race exécrée des « commis », ces « gaieux d'où vient tout le mal ».

Je ramène mon interlocuteur au vrai sujet de notre conversation. Il la reprend avec bonhomie :

« Nous partons vous disais-je en caravane de voitures, soit que plusieurs appartiennent au même propriétaire, soit que plusieurs contrebandiers s'unissent pour le voyage. Le départ se fait la nuit et nous faisons des étapes d'une dizaine de lieues. Nous avons des relais tout préparés dans des hôtelleries amies dont les patrons nous servent de correspondants, avertisseurs de dangers. La marchandise est mise pour une journée en lieu sûr, dans la maison de quelque indigent qui recueille ainsi un petit profit. A la nuit, la caravane reprend sa route. En avant de nous marchent des cyclistes éclaireurs qui viennent nous prévenir des incidents du chemin, du passage des gendarmes ou de la présence de civils suspects. En trois ou quatre nuits nous atteignons les environs d'Arras et d'Amiens, où se trouvent les acheteurs de nos marchandises. Ils nous ont fait à l'avance une convention acceptant la quantité de tabac que nous leur portons, donc pas de contestations possibles.

Nos clients de là-bas ont la vente facile de leurs approvisionnements à des pacotilleurs qui eux-mêmes les cèdent à des débitants qui écoulent la marchandise dans le public.

Ce tabac que nous avons payé 2 fr. 50 le livre nous le revendons 3 fr. 25 environ. Notre bénéfice net est moindre comme vous voyez que celui des « coureurs » qui réalisent ordinairement 1 fr. 50 de bénéfice à la livre. Il est vrai que nous courons moins de dangers et pourtant... »

Mon interlocuteur commença alors des récits d'aventures tragiques que je vous dirai une prochaine fois.

ALEX NILI.

A propos de l'Affaire Pollet

Maintes fois les Pollet, au cours de l'instruction et des débats de leur criminelle affaire, prétendirent qu'ils étaient fraudeurs et donnèrent comme alibis des faits de contrebande. Furent-ils véritablement des fraudeurs ? A ce sujet je me suis livré à une enquête toute spéciale qui me permet de conclure par la négative. Si les Pollet firent la fraude ce ne fut que par occasion et sur une fort petite échelle.

Au cours de mon enquête poussée jusqu'en Belgique, j'ai pu recueillir encore sur l'affaire Pollet des renseignements très certains qui m'amènent à rectifier ici spontanément des informations erronées dont je me suis fait l'écho.

Durant les débats de la gigantesque affaire en cour d'assises de l'Artois, j'avais été amené à dire que la justice belge n'avait pas dirigé sur son territoire les enquêtes avec l'impartialité et la diligence nécessaires à l'arrestation et à la punition des bandits domiciliés en Belgique.

Or il convient de rendre cette justice aux magistrats belges qui eurent à s'occuper de tous les points de l'instruction de l'affaire Pollet (partie belge) que leurs recherches furent faites et menées avec un inlassable acharnement, qu'aucune influence de quelque nature qu'elle fût n'a arrêté la justice du pays voisin dont les représentants contrairement aux bruits qui avaient été répandus dans la cour d'assises n'ont même pas eu à résister à des sollicitations coupables.

A ce sujet, trompé par des bruits émanant peut-être d'informateurs intéressés à laisser planer sur de fort honnêtes gens de misérables suspicions j'ai rapporté que la sœur d'une dame Parret, mêlée à l'affaire Pollet, serait la maîtresse d'un magistrat belge et aurait servi près de lui la cause des bandits.

Mon enquête en Belgique m'a confirmé de la façon la plus absolue que c'était là une calomnie d'autant plus regrettable que la sœur de la dame Parret appartient à une des plus respectables familles d'Ypres, nettement en dehors de tous soupçons et de tous reproches. Il était juste de dire qu'ici, où ce tendancieux écho à la faveur de la surprise trouva place, nous disions, en toute franchise, nos regrets d'avoir relaté des bruits de nature à porter atteinte à la réputation de la sœur de la dame Parret et des siens. Nous tenons à rendre au contraire hommage à la parfaite honorabilité de braves gens sur le compte desquels l'opinion publique de leur pays n'a jamais pu se méprendre.

A. W.

Au Conseil des Ministres

Paris, 11 juillet. — Le conseil des ministres s'est réuni ce matin à l'Elysée, sous la présidence de M. Fallières.

Les ministres se sont occupés des questions restant à discuter devant les Chambres avant les vacances, notamment de celle du rachat et de l'exploitation provisoire de l'Ouest, que la Chambre doit examiner cet après-midi.

Le Sénat doit discuter lundi matin les quatre contributions et les crédits supplémentaires. En ce qui concerne ces derniers, il ne paraît pas qu'il doive accepter tous ceux votés par la Chambre. En cet état, le projet de loi devra revenir dans l'après-midi au Palais-Bourbon. Mais il est certain que le dé-